

Charles Morin au « Haut-Canada », 1871-1874. Les mémoires d'un charpentier itinérant

Yves Frenette

Volume 13, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1069935ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1069935ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société Charlevoix
Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1203-4371 (imprimé)
2371-6878 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Frenette, Y. (2020). Charles Morin au « Haut-Canada », 1871-1874. Les mémoires d'un charpentier itinérant. *Cahiers Charlevoix*, 13, 219–248. <https://doi.org/10.7202/1069935ar>

Résumé de l'article

La sixième contribution de notre confrère Yves Frenette scrute l'itinéraire ontarien d'un jeune travailleur canadien-français du Québec. Entre 1871 et 1874, Charles Morin séjourna trois fois dans la nouvelle province d'Ontario, qu'il nommait toujours « Haut-Canada », selon l'ancienne appellation officielle en vigueur avant 1841. Ces courts séjours s'inscrivaient dans un parcours sinueux qui, pendant dix-huit ans, compta également des haltes dans plusieurs localités du Québec, en Illinois, en Californie et en Colombie-Britannique, avant l'établissement définitif du charpentier au Minnesota. Par deux fois, au moins, Charles Morin rédigea ses mémoires, rares exemples d'écrits personnels de peu-lettrés qui ont été conservés. Ces documents remarquables sont une fenêtre ouverte sur la réalité et l'imaginaire des milliers de jeunes Canadiens français du XIX^e siècle qui, comme lui, se déplacèrent, pendant de longues ou de brèves périodes, pour gagner leur vie. Souvent aux prises avec la précarité, ces migrants trouvaient néanmoins quelque sécurité et un réconfort certain auprès de membres de leur parenté, de connaissances et d'autres compatriotes.

**Charles Morin au « Haut-Canada », 1871-1874.
Les mémoires d'un charpentier itinérant**

YVES FRENETTE

*Chaire de recherche du Canada sur les migrations,
les transferts et les communautés francophones*
Université de Saint-Boniface

SOMMAIRE

INTRODUCTION	221
I. UNE ÉCRITURE DE SOI	224
II. FILS DE CULTIVATEUR, 1849-1864	226
III. PRENDRE LA ROUTE, 1864-1871	230
IV. AU « HAUT-CANADA », 1871-1874	233
A. Premier séjour à Pembroke, juin-novembre 1871	234
B. Chicago : un interlude, novembre 1871-juillet 1872	237
C. Pembroke de nouveau, fin automne 1872-automne 1873	239
D. Kingston, janvier-juin ou juillet 1874	240
E. L'après « Haut-Canada », 1874-1922	242
CONCLUSION	246

Charles Morin au « Haut-Canada », 1871-1874. Les mémoires d'un charpentier itinérant¹

INTRODUCTION

Entre 1871 et 1874, Charles Morin, un jeune Canadien français du Québec, séjourne trois fois dans la nouvelle province d'Ontario, qu'il appelle « Haut-Canada », selon l'ancienne appellation officielle en vigueur entre 1791 et 1841, et remplacée par « Canada-Ouest » de ce moment à 1867, année de la Confédération canadienne. Ces courts séjours s'inscrivent dans un itinéraire méandreux qui, pendant dix-huit ans, comprend des haltes dans plusieurs localités des régions de Québec et de Trois-Rivières, ainsi qu'à Montréal, Pembroke, Rapide-des-Joachims, Chicago et Evanston, Ottawa, Kingston, Lachine, Saint-Hyacinthe, San Francisco, Victoria et ailleurs dans l'île de Vancouver, avant son établissement définitif à Argyle, dans la vallée de la rivière Rouge au Minnesota (tableau 1).

À au moins deux reprises, Morin relate par écrit ses « voyages », terme qu'il affectionne. Ses mémoires font partie des rares écrits personnels de peu-lettrés qui ont été conservés². En outre, il est

1. La présente étude s'appuie sur l'édition critique des mémoires de Charles Morin : Yves Frenette et France Martineau, en collaboration avec Virgil Benoit. Texte établi par France Martineau, *Les Voyages de Charles Morin, charpentier canadien-français*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, 566 p.

2. Sur les peu-lettrés, voir Sonia Branca-Rosoff et Nathalie Schneider, *L'Écriture des citoyens. Une analyse linguistique de l'écriture des peu-lettrés pendant la période révolutionnaire*, Paris, Klincksieck/Publications de l'INALF, 1994, 310 p. ; Gerhard Ernst, « “qu'il ny a ny ortographe ny virgule encorre moins devoielle deconsol et pleinne delacunne” ». La norme des personnes peu lettrées (xvii^e et xviii^e siècles) », dans Maria Iliescu, Heidi Siller-Runggaldier et Paul Danler (dir.), *Actes du XXI^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes*, vol. 3, Berlin/New York, De Gruyter, 2010, p. 543-552 ; France Martineau, « Written Documents. What They Tell Us about Linguistic Usage », dans Marijke van der Wal et Gijsbert Rutten (dir.), *Touching the Past. Studies in the Historical Sociolinguistics of Ego-documents*, Amsterdam, Benjamins, 2013, p. 129-147 ; *Id.*, « Les Voix silencieuses

Tableau 1
Lieux où habite Charles Morin, 1862-1884

Nom de lieu	Années
Deschambault (Qc)	1862, 1865, 1866, 1867, 1868, 1869, 1870, 1871, 1882-1884
Saint-Alban (Qc)	1866
Montréal (Qc)	1866, 1867, 1871, 1874, 1877
Sainte-Anne-de-la-Pérade (Qc)	1867
Sainte-Ursule (Qc)	1868
Saint-Henri-de-Lévis (Qc)	1869, 1870
Saint-Stanislas (Qc)	1871
Sainte-Genève-de-Batiscan (Qc)	1869, 1871
Pembroke (Ont.)	1871, 1872
Rapide-des-Joachims (Qc)	1871
Chicago (Ill.)	1871-1872
Evanston (Ill.)	1872
Ottawa (Ont.)	1872
Kingston (Ont.)	1874
Lachine (Qc)	1876
Saint-Hyacinthe (Qc)	1877
San Francisco (Cal.)	1877
Victoria (C.-B.)	1877-1881
Numukamis Barkley Sound (C.-B.)	1878
Cowichan (C.-B.)	1878
Penelakut, île Kuper (C.-B.)	1881
Argyle (Min.)	1884

Tableau constitué à partir des mémoires de Charles Morin.

très rare qu'un individu, notwithstanding son degré d'instruction, rédige ses mémoires ou son autobiographie plus d'une fois.

Le manuscrit 1 (dorénavant ms. 1) est intitulé « Mémoire de Mes voyages » et a sans doute été rédigé plus près de l'époque où

de la sociolinguistique historique », *Cahiers de linguistique*, vol. 38, n° 1 (2012), p. 111-135 ; *Id.*, « Les Écrits des peu-lettrés dans leur contexte social. Le journal de Charles Morin », dans Joachim Steffen (dir.), *Actes du colloque « Unterschichten Schriftlichkeit »*, Kiel, Westensee-Verlag, 2017, p. 69-92. Pour un exemple de peu-lettré canadien, voir France Martineau et Marcel Bénéteau (dir.), *Incursion dans le Détroit. Journal de Commansé le 29 octobre 1765 pour le voyage que je fais au Mid a Mis.*, 2^e éd., Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, 178 p.

les événements narrés ont eu lieu. Le temps y a fait son œuvre, certains des 129 feuillets qui composent les 25 épisodes étant abîmés³. Le manuscrit 2 (dorénavant ms. 2) a été consigné dans un grand registre contenant la constitution et les règlements de l'Union canadienne-française d'Argyle, c'est-à-dire un chapitre de la Société Saint-Jean-Baptiste, dont Morin fut le secrétaire-fondateur peu après son arrivée dans la localité en formation, en 1884⁴. Il porte deux titres : « Memoire de Chas N Morin » et « Mes Memoire & Voiyage & Avanture ». Ce document, qui compte 54 pages réparties en onze épisodes, est transcrit à la suite des règlements de l'association et précède, avec un hiatus de 261 pages, diverses informations sur la généalogie des Morin et un texte à caractère mystique, « La Croix Mort », daté du 17 novembre 1916.

Il est malheureusement impossible de dater les deux manuscrits, les seules dates apparaissant étant celles d'un certain nombre d'événements narrés. La comparaison des traits linguistiques (anglicismes, archaïsmes, orthographes) contenus dans les deux documents ne permet pas de conclure à une courbe d'apprentissage de la langue écrite. Il n'y a pas plus d'anglicismes dans le ms. 2, ce qui aurait pu être le cas dans un contexte de contact plus étroit avec l'anglais. On n'y décèle pas non plus de maîtrise plus grande de l'orthographe. Toutefois, la qualité du papier semble indiquer une chronologie possible de la rédaction des deux manuscrits, permettant avec assez d'assurance de déterminer que le ms. 1 est antérieur au ms. 2. De plus, dans le ms. 1, à l'épisode 24, Charles parle de la naissance de ses enfants, dont le dernier a vu le jour en 1894⁵. C'est aussi une information de ce type, à l'épisode 15, où la date de 1893 est mentionnée⁶, qui

3. Longtemps en possession de Joe Morin, de Minneapolis, arrière-petit-fils de Charles, le ms. 1 est maintenant conservé à la Société historique du Minnesota, à Saint-Paul.

4. Longtemps en possession de Jerry King, autre arrière-petit-fils de Charles, le ms. 2 est maintenant conservé dans les collections spéciales Elwyn B. Robinson de la bibliothèque Chester Fritz de l'Université du Dakota du Nord, à Grand-Forks.

5. Yves Frenette et France Martineau, *op. cit.*, p. 553.

6. *Ibid.*, p. 467.

nous fait penser qu'il a rédigé le ms. 1, du moins en partie, après ces dates, peut-être en s'appuyant sur des notes prises pendant ses pérégrinations à travers le continent.

Dans les onze premiers épisodes, les deux récits suivent le plus souvent la même trame narrative, bien que certains passages soient absents ou écourtés dans l'une ou l'autre version. Les épisodes 12 à 25 sont absents du ms. 2. On ne sait pas pourquoi. Est-ce que, arrivé à la fin de sa vie, Charles aurait manqué de temps ? Ou est-ce qu'il voulait éviter de revenir sur des histoires qu'il ne considérait plus comme appropriées ? Après tout, même dans les épisodes qu'il a conservés dans le ms. 2, Charles omet certains passages de sa vie sur la route.

I. UNE ÉCRITURE DE SOI

Les individus, nous rappelle Philippe Lejeune, construisent progressivement leur identité. Quand quelqu'un prend la plume pour mettre sa vie au propre, acte relativement peu fréquent, c'est qu'il a fait un des apprentissages essentiels de la petite enfance, apprendre à se raconter, à savoir dire « je »⁷. Comme les autres auteurs de mémoires, Charles se place au centre de son récit et il situe ce dernier à la fois dans son histoire familiale et dans la « grande » Histoire. Son récit est constitué d'événements qu'il présente comme objectifs plutôt que comme relevant du vécu subjectif. Il illustre aussi les milieux où il a vécu. À travers ses descriptions, ses narrations, on est à même de le situer, on voit ce qui l'a frappé, l'a intéressé. Par contre, il n'analyse pas ce qui lui est arrivé, donnant plutôt des explications sur un choix, un accident, une confrontation ou encore la raison pour laquelle il reprend la route. Sa vie acquiert un sens par ce qu'il veut bien révéler et par ce qu'il laisse deviner. Il en documente les moments, presque comme s'il en était l'observateur⁸. Ce n'est donc pas une

7. Philippe Lejeune, *Les Brouillons de soi*, Paris, Seuil, 1998, p. 7.

8. Sur le genre des mémoires, voir Roger Le Moine, « Introduction », dans Roger Le Moine et Michel Gaulin (dir.), *Souvenirs et reminiscences / Glimpses & Reminiscences de James McPherson Le Moine*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2013, p. 10-11 ; Georges Gusdorf, *Lignes de vie*, vol. I, *Les écritures du moi*,

autobiographie qu'il rédige⁹. Ce n'est pas non plus un journal, dans lequel il noterait des événements récents, quoiqu'il soit fort possible que certaines parties du ms. 1 aient d'abord été rédigées sous cette forme. Bien sûr, la réflexion n'est pas absente des mémoires de Charles, particulièrement dans le ms. 2.

Les deux manuscrits sont le reflet de l'évolution de leur auteur, entremêlé de sa réflexion sur les événements qu'il subit et ceux sur lesquels il essaie d'influer. Ces deux types d'événements constituent le fil conducteur de sa vie. Tout au long des mémoires, il réfléchit aux événements qui l'ont aidé à se sortir de la pauvreté, à devenir financièrement indépendant. Il porte le regard sur son passé, sur ce qui l'a construit, sur les obstacles qu'il a dû surmonter pour atteindre le succès et, en définitive, sur sa force morale.

La présence de deux manuscrits, d'une longueur appréciable, incite à se poser des questions sur ce qui motive Charles à les rédiger et sur la réception qu'il en attend. Ses écrits constituent d'abord et avant tout la narration d'un moment important de sa vie, celui où, jeune adulte, il traverse le continent nord-américain. Quoiqu'il ne fasse pas explicitement mention des lecteurs auxquels il s'adresse, Charles les interpelle à de nombreuses reprises (« vous voyez... »). Dans son esprit, son premier public est sans doute son cercle familial, particulièrement dans le ms. 2. En racontant sa vie, il veut transmettre à ses lecteurs le sens moral de ses aventures. Après tout, c'est grâce à ses expériences, parfois à ses souffrances, que ses enfants connaissent une vie confortable.

Dans le ms. 1, Charles narre sa vie du point de vue d'un homme qui est constamment en quête de travail et qui est conscient du besoin de se former. Dans le ms. 2, il paraît plus mûr et raconte sa vie en donnant d'elle une image plus sombre. Il dramatise.

La nature des mémoires de Charles est également didactique, car il prend plaisir à décrire les villes qu'il traverse, recopiant

Paris, Odile Jacob, 1991, p. 10.

9. Sur l'autobiographie, voir les incontournables travaux de Philippe Lejeune : *Les Brouillons de soi*, op. cit. ; *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, 357 p. ; *Aux origines du journal personnel, France, 1750-1815*, Paris, Honoré Champion, 2016, 645 p.

peut-être même des passages de documents qu'il a lus, tant les détails sont précis, comme on le verra ci-dessous.

II. FILS DE CULTIVATEUR, 1849-1864

Charles Morin est né le 9 juillet 1849 à Deschambault, dans le comté de Portneuf, du mariage de Joseph Olivier Morin et d'Hortense Naud. Du côté paternel, il est de la septième génération issue de Pierre Morin et Catherine Lemesle, couple fondateur en terre d'Amérique. Charles descend de leur fils Pierre, époux de Marie Louise Bezeau ; le ménage s'est établi à L'Ancienne-Lorette, proche de la ville de Québec. Leur fils Pierre, le troisième à porter ce prénom, est le trisaïeul de Charles. Il épouse d'abord Marie Angélique Perron à L'Ancienne-Lorette en 1752. Sans qu'on sache pourquoi, le couple déménage à Deschambault peu après. Marie Angélique étant décédée en 1759, Pierre se remarie trois ans et demi plus tard avec Marie Thérèse Robert dit Saint-Amant. C'est de cette seconde union que naît Joseph, l'arrière-grand-père de Charles, en 1771. Joseph prend pour épouse une fille de la paroisse, Marie Louise Germain dit Bélisle, en 1795¹⁰. L'aîné des enfants de Joseph et de Marie Louise s'appelle aussi Joseph. C'est le grand-père paternel de Charles. En 1822, il se marie à Deschambault avec Eulalie Paquin. Le couple a dix enfants, mais il en perd cinq ; il lui restera finalement quatre filles et un garçon, Joseph Olivier, le père de Charles. Au moment de la naissance de ce dernier, la famille Morin a donc des racines

10. Programme de recherche en démographie historique (dorénavant PRDH), fiches de famille de Pierre Morin et Catherine Lemesle (n° 3937), de Pierre Morin et Marie Louise Bezeau (n° 13741), de Pierre Morin et Marie Angélique Perron (n° 29654) et de Pierre Morin et Marie Thérèse Robert dit Saint-Amant (n° 40243) ; René Jetté, *Dictionnaire généalogique des familles du Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1983, p. 779, 835 ; Claude Morin, « Nos ancêtres Morin », *L'Estuaire généalogique*, n° 40, octobre-novembre-décembre 1991, p. 922 ; *Id.*, *Les Morin d'Amérique. Quatre siècles d'histoire*, Sillery, Association des Morin d'Amérique, 1999, p. 117 ; Michel Langlois, *Dictionnaire biographique des ancêtres québécois (1608-1700)*, tome III, Sillery, Maison des ancêtres, 2000, p. 484-485 ; Rosaire Proulx, « Index généalogique des registres des baptêmes, mariages, sépultures de la paroisse de Deschambault », vol. I : « 1705-1855 », dans *Quebec Catholic Parish Registers, 1621-1900*, Deschambault, Saint-Joseph-de-Deschambault, p. 191, 193, 194, sur le site FamilySearch, familysearch.org/pal/MM9.3.1/TH-267-11899-43602-23?cc=1321742&wc=6433544 (consulté le 13 novembre 2011).

presque centenaires à Deschambault¹¹.

Celles de la famille Naud à cet endroit remontent encore plus loin dans le temps, car François, le premier ancêtre canadien d'Hortense, la mère de Charles, est un des pionniers de la paroisse, s'y étant établi en 1707. Hortense est issue de la lignée de François fils, qui épouse Marie Ursule Marcot à Deschambault. Leur fils Jean-Baptiste, marié à Thérèse Sauvageau, est l'arrière-grand-père d'Hortense. Bonaventure, le grand-père d'Hortense, épouse Marie Anne Trottier en 1773. Né cinq ans plus tard, François, le père d'Hortense, se marie avec Ursule Apolline Dury en 1819¹².

Des liens serrés relie Charles aux générations qui l'ont précédé. En effet, il grandit dans la maison de ses grands-parents Morin, où habite aussi son arrière-grand-mère Naud, et il connaît également ses grands-parents Naud ainsi que ses arrière-grands-parents Morin¹³.

Les parents de Charles se marient en 1847 à l'église de Deschambault. Selon toute vraisemblance, le jeune couple emménage immédiatement chez les parents du marié. Comme il est le seul fils de Joseph, Joseph Olivier est appelé à être le bras droit de son père dans l'exploitation familiale, dont il sera un jour propriétaire¹⁴. Il y aura cependant un prix à payer pour cela :

11. Sophie et Yves Marcotte, *Les Recensements civils (1825, 1831, 1842, 1851) et autres documents relatifs au comté de Portneuf*, Saint-Basile, Y. Marcotte, 2004, p. 76.

12. Proulx, *op. cit.*, p. 197-210 ; PRDH, fiches de famille de François Nault et Marguerite Jobidon (n° 4519), de François II Nault et Marie Ursule Turcot (n° 10243), de Jean-Baptiste Nault et Marie Thérèse Sauvageau (n° 23485), de Bonaventure Nault et Marie Anne Trottier (n° 49510) ; Michel Neault, *Les Nau d'hier... et d'aujourd'hui*, Sainte-Foy, Association des familles Nau, 1996, 291 p. ; *Id.*, *Dictionnaire généalogique des descendants de François Nau, Turquant 1646 – Deschambault 1709*, publié sur CD-ROM, Sainte-Foy, Association des familles Nau, 2009, p. 5-17. Le patronyme s'écrit de diverses façons – Nau, Naud, Nault. Nous l'avons uniformisé sous la forme Naud.

13. Registres des baptêmes, mariages et sépultures (dorénavant BMS) de Deschambault, sépultures de Joseph Morin (88 ans) le 5 avril 1860, de Marie Louise Bélisle (83 ans) le 15 mars 1866, de François Nault (84 ans) le 16 décembre 1862 et d'Ursule Apolline Dury (83 ans) le 3 décembre 1877, sur le site FamilySearch.org : www.familysearch.org/search/image/index#uri=https%3A%2F%2Fapi.familysearch.org%2Frecords%2Fwaypoint%2F6431277 (consulté le 15 novembre 2011).

14. Registres des BMS de Deschambault, 9 février 1847.

Joseph Olivier et Hortense n'auront jamais leur maison à eux et ils habiteront la majeure partie de leur vie avec les parents de Joseph Olivier. En contrepartie, ces derniers ne verront jamais leur demeure se vider complètement, et il y aura presque toujours de jeunes enfants autour d'eux. Pour ces derniers, les grands-parents Morin sont donc des personnages éminemment importants.

Joseph Olivier et Hortense ont respectivement 22 et 19 ans le jour de leurs noces. Ils entament alors une longue vie commune qui durera 59 ans. Au cours de leurs 24 premières années de mariage, ils auront quinze enfants, dont quatorze parviennent à l'âge adulte. Pour élever sa nombreuse famille, Hortense aura l'aide non seulement de sa belle-mère, mais aussi de ses belles-sœurs qui vivent encore sous le toit paternel. Quatre générations cohabitent donc dans la demeure des Morin. C'est probablement à la fin de 1864, c'est-à-dire à la veille du début des pérégrinations de Charles, que la maisonnée est la plus nombreuse : avec l'arrière-grand-mère, les grands-parents, les parents, les deux tantes et les dix frères et sœurs de Charles, on compte dix-huit personnes. Cette situation joue peut-être un rôle dans ses départs successifs au début de sa vie.

La famille habite une maison de pierre à un étage, située dans la première concession de la seigneurie de Deschambault, à la sortie est du village, non loin de l'église et du quai¹⁵. La demeure a été construite à la fin du XVIII^e ou au début du XIX^e siècle. Sans doute pour accommoder la famille en expansion de Joseph Olivier et Hortense, quatre chambres à coucher ont été ajoutées du côté sud. À proximité, les dépendances consistent en un hangar à bois, un hangar à grain, une grange, une étable, un poulailler et un enclos à cochons, reliés par un trottoir¹⁶.

15. La maison existe toujours. Cependant, elle a été beaucoup transformée.

16. Centre d'archives régional de Portneuf, Municipalité de Deschambault, « Typologie des bâtiments à valeur patrimoniale », annexe 3, Deschambault, s.d. ; Clara Morin Des Chene, « The Story of a Courageous Man », texte dactylographié, s.l.n.d., p. 1-2.

La terre mesure un peu plus de 3 arpents sur 30¹⁷. C'est un lot agricole de dimensions usuelles qui n'a pas été morcelé. Il appartient au grand-père de Charles, qui y est probablement établi depuis son mariage, sinon plus tôt. Joseph détient également des droits de coupe et de recoupe sur une terre à bois située dans la deuxième concession de la paroisse de Deschambault. Au recensement de 1871, il déclare posséder 96 arpents de terre en superficie¹⁸. Il en exploite 70, dispose de 27 arpents de pâturage¹⁹ et d'un arpent en jardins et vergers. Il a également emblavé 3 arpents, sur lesquels il a récolté seize minots de blé ; il a aussi récolté 500 minots d'avoine, douze minots de pois, 26 minots de sarrasin et trois minots de maïs. Chez les Morin, la culture de la betterave (quatre minots), et celle des carottes et autres légumes (quatre minots) sont de petites productions, comparativement à celle de la pomme de terre (100 minots) ; la récolte de foin est impressionnante (3 000 bottes de 16 livres). S'ajoutent à cela d'autres produits des champs : le tabac (60 livres), le lin ou le chanvre (60 livres) et la graine de lin (5 livres). La famille possède un cheptel : trois chevaux de plus de trois ans, un bœuf, sept vaches laitières, cinq autres bovins, 28 moutons et trois cochons. Au cours de l'année précédant le recensement, Joseph a tué ou vendu une tête de bétail, treize moutons et cinq cochons, et il a produit 180 livres de beurre. Les Morin ont aussi fabriqué des étoffes de ménage : 60 livres de laine, 48 livres de drap et 80 livres de toile. Enfin, de l'exploitation de ses boisés, Joseph a tiré 30 cordes de bois. Il ne semble pas recourir à des ouvriers agricoles. La mise en valeur de la ferme repose sur les membres de sa famille²⁰.

C'est donc une exploitation agricole assez prospère que dirige le grand-père, les quantités produites étant presque toutes supérieures à la moyenne régionale et locale. Les excédents sont probablement acheminés par goélette vers les marchés de

17. C'est-à-dire 175,41 mètres par 1754,1 mètres.

18. C'est-à-dire 5613,12 mètres.

19. C'est-à-dire 1578,69 mètres.

20. Recensement agricole du Canada, 1871 (manuscrit).

Québec et de Montréal, d'où ils empruntent la voie ferrée pour la Nouvelle-Angleterre ou l'État de New York. Au moment où Charles vit à Deschambault, la localité et sa famille semblent donc participer à la prospérité générale des décennies 1850 et 1860. Il faut toutefois tenir compte du fait qu'il y a de nombreuses bouches à nourrir²¹.

Les enfants sont scolarisés. D'ailleurs, deux des filles deviennent institutrices. Quant à Charles, il apprend les rudiments de la lecture et de l'écriture à l'école du village, qu'il fréquente jusqu'à l'âge de onze ans. En 1864, à l'âge de quinze ans, il retourne à l'école du soir pendant trois mois. Son père aussi a fréquenté l'école, comme l'atteste sa signature au bas de son acte de mariage, des actes de baptême de ses enfants et d'actes notariés. De son côté, Hortense signe son acte de mariage et son testament, mais l'agent recenseur dira d'elle, recensement après recensement, qu'elle ne sait pas écrire²².

III. PRENDRE LA ROUTE, 1864-1871

Lorsque Charles quitte l'école, c'est pour travailler dans la ferme familiale. Mais il n'y restera pas longtemps, tout comme plusieurs de ses treize frères et sœurs. En effet, huit d'entre eux partent de Deschambault définitivement : deux s'établissent en permanence à Argyle, trois à Montréal, un à Trois-Pistoles et deux dans des lieux indéterminés. Cela n'a rien d'exceptionnel en cette époque de mobilité géographique intense. Ainsi, le bilan migratoire de la région de Portneuf est-il négatif après 1851, l'extension des

21. Marc Vallières, *Portneuf*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, p. 51 ; Yves Roby et Francine Roy, *Deschambault*, Québec, Septentrion, 2013, p. 75-77.

22. *Ibid.* ; recensements du Canada, 1861, 1871, 1881, 1891 (manuscrits) ; registres des BMS de Deschambault, *passim* ; Bibliothèque et Archives nationales du Québec, contrat de mariage de Joseph Olivier Morin et d'Hortense Naud, greffe du notaire Nicolas Gauthier, n° 639, 2 février 1847, testaments de Joseph Olivier Morin et d'Hortense Naud, greffe du notaire Antoine Olivier Mayrand, n°s 3696 et 3697, 7 mars 1884, en ligne sur le site bibnum2.banq.qc.ca/bna/notaires/03Q_CN301S363/index.html?region=03Q&district=301 (consulté le 20 novembre 2011). De 1840 à 1890, le taux d'alphabétisation au Québec passe de 26,7 % à 74,4 % : Michel Verrette, *L'Alphabétisation au Québec, 1660-1900. En marche vers la modernité culturelle*, Québec, Septentrion, 2002, p. 92.

terres dans l'arrière-pays se révélant insuffisante pour absorber une forte proportion des jeunes adultes des vieilles localités riveraines. À Deschambault, ce sont environ 1 300 personnes qui partent entre 1842 et 1871. Quand on songe qu'au moment de la naissance de Charles, en 1849, la paroisse compte environ 2 600 personnes, on prend la mesure de l'ampleur de cette ponction. Plusieurs optent pour la colonisation de l'arrière-pays, comme en font foi l'ouverture et la croissance rapide de la paroisse de Saint-Alban, qui passe d'une population de 205 personnes en 1851 à 1 665 personnes vingt ans plus tard. D'autres s'aventurent plus loin, notamment au Lac-Saint-Jean ou dans les villes de Québec et de Montréal. Une minorité, qui a sans doute entendu vanter les mérites de la région des Grands-Lacs par les nombreux navigateurs de la paroisse, migre dans le Michigan, dans l'Illinois et dans le Wisconsin²³.

Quant à Charles, il entreprend son odyssée dans diverses localités rurales de la région de Québec et de la Mauricie, ainsi qu'à Montréal. Puis, il s'aventurera plus loin, d'abord en Ontario, ensuite en Illinois, en Californie et en Colombie-Britannique. Ses pérégrinations ne sont nullement linéaires. Ainsi, à plusieurs années d'intervalle, il séjourne quatre fois à Montréal, et Deschambault demeure son port d'attache ; il y revient au moins quatre fois pour des périodes plus ou moins longues. En fait, Charles est un migrant, c'est-à-dire un Canadien français qui se déplace sur de courtes et de longues distances à la recherche de travail²⁴.

Il fait ses premiers apprentissages comme charpentier à Deschambault et dans la paroisse voisine de Saint-Alban. Puis, à la fin de septembre 1866, après les moissons, le jeune garçon de

23. Marc Vallières, *op. cit.*, p. 39-40 ; Yves Roby et Francine Roy, *op. cit.*, p. 75-79. La localité compte un nombre important de navigateurs : vingt en 1842, 47 en 1861, 134 une décennie plus tard. En 1900, 60 % des membres du corps des pilotes de Montréal sont originaires de Deschambault.

24. À ce sujet, voir Bruno Ramirez, *Par monts et par vaux. Migrants canadiens-français et italiens dans l'économie nord-américaine, 1860-1914*, Montréal, Boréal, 1991, 204 p. ; Yves Frenette, *Brève Histoire des Canadiens français*, Montréal, Boréal, 1998, p. 75-97.

dix-sept ans part pour Montréal, où habitent plusieurs membres de sa parenté, y compris Célanière, la sœur de son père, chez qui il loge²⁵. La ville compte alors une centaine de milliers d'habitants et est le centre urbain le plus important du Canada. Au cours des deux décennies précédentes, elle a beaucoup crû en raison de l'implantation de l'industrie moderne, c'est-à-dire de grandes usines mécanisées qui rassemblent des centaines de travailleurs en vue de la production de masse. Montréal est en voie d'être peuplée majoritairement par des ouvriers qui habitent dans des maisons entassées les unes sur les autres, où l'espace est utilisé au maximum. Leur existence est dominée par de bas salaires et des conditions de travail pénibles dans un milieu insalubre dont il est difficile de s'évader. En effet, les ouvriers sont coincés. Leurs salaires sont si bas et si irréguliers qu'ils doivent trouver d'autres solutions pour boucler le budget. Le principal moyen est de mettre à contribution les membres de la famille qui peuvent travailler. Les épouses et les enfants sont donc enrôlés dans cette quête d'un revenu familial minimum²⁶.

C'est ce monde que le fils de cultivateur de Deschambault découvre. Aussitôt arrivé dans la métropole, il est la victime des quolibets et des coups de jeunes Montréalais, en raison du manteau d'étoffe du pays qu'il porte. Ce regard de l'autre lui fait prendre conscience de façon aiguë de ses origines campagnardes et de sa pauvreté, même si ses agresseurs ne sont probablement pas beaucoup plus riches que lui²⁷. Pendant huit mois, il parcourra

25. Célanière Morin a vu le jour le 27 mai 1835. Elle avait quatorze ans au moment de la naissance de Charles et 31 ans lors de son mariage à Nérée Courteau, son cousin germain, le 3 septembre 1866, à l'église Notre-Dame de Montréal. Si le mariage est célébré dans cette paroisse et non à Deschambault, c'est que les époux vivent déjà dans la métropole, où Nérée est commis dans une épicerie : registres des Bms de Deschambault, 1835 ; registres des mariages de Notre-Dame de Montréal, 1866, 1904.

26. Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 1992, p. 13-25, 95-96.

27. Pour une expérience similaire cent ans plus tard, consulter Yves Frenette et France Martineau, « Du Bas-Saint-Laurent à Montréal. Apprivoiser la ville », dans France Martineau et al. (dir.), *Les Francophonies nord-américaines. Langues, frontières et idéologies*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, p. 173-176. Pour une comparaison avec les centres canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre,

les rues à la recherche de travail, en plus de vivre au sein d'un ménage dysfonctionnel, le mari de sa tante étant un ivrogne invétéré. Quand Charles quitte Montréal au début de juillet 1867, il a occupé pas moins de dix-sept emplois différents en neuf mois²⁸.

Revenu à Deschambault, Charles s'engage auprès de l'entrepreneur Zéphirin Perrault²⁹ et part de nouveau à l'extérieur. Après un grave accident de travail qui l'immobilise, il doit rentrer dans sa paroisse natale. Après plusieurs mois de convalescence, il recommence à travailler pour « l'architecte Perrault », même s'il boitera encore longtemps. Toutefois, à la suite de tensions avec d'autres ouvriers et certains contremaîtres, il retourne à Montréal. Après seulement dix jours, il saute sur une occasion qui se présente de tenter sa chance au « Haut-Canada »³⁰.

IV. AU « HAUT-CANADA », 1871-1874

Les deux manuscrits ne concordent pas quant aux circonstances entourant cette décision. Dans le ms. 1, Charles dit avoir rencontré un dénommé Dobien³¹, qui était contremaître au « Haut Canada » et qui avait besoin d'ouvriers. Dobien lui promet 1,50 \$ par jour,

voir le roman autobiographique de Camille Lessard-Bissonnette, *Canuck*, Manchester (New Hampshire), National Materials Development Center for French, 1980 (1936), 119 p.

28. Yves Frenette et France Martineau, *op. cit.*, p. 60-96.

29. Zéphirin Perrault naît à Deschambault le 13 juillet 1834 du mariage de Nicolas Perreault, cultivateur, et de Marie Angélique Merrand ; il épouse Marie Fresne le 27 mai 1862 à l'église Notre-Dame de Montréal. Il meurt le 12 juin 1906 à l'âge de 72 ans. Zéphirin Perrault est un constructeur d'églises. Cependant, il ne construit pas que des édifices religieux. Au moment du recensement de 1871, il est propriétaire de deux entreprises à Deschambault : un atelier de taille de pierres et une compagnie de construction. L'atelier roule sept mois par année et compte seize employés ; quant à l'entreprise de construction, elle est en activité toute l'année et occupe 75 personnes, ce qui fait de Perrault le plus gros employeur de la localité. Il fait faillite dans les années 1870, mais il semble se remettre sur pied. Sur Perreault, voir Rosaire Proulx, *op. cit.* ; *Biographical Dictionary of Architects in Canada 1800-1950*, en ligne sur le site dictionaryofarchitectsincanada.org (consulté le 1^{er} décembre 2011) ; BMS de Deschambault, 1834, 1906 ; registres des mariages de Notre-Dame de Montréal, 1862 ; recensement du Canada, 1871 (manuscrit) ; Martine Dignard *et al.*, *Sur les traces de créateurs portneuvois*, Québec, Varia, 2009, p. 47-49.

30. Yves Frenette et France Martineau, *op. cit.*, p. 97-153.

31. Il a été impossible d'identifier cet individu. Le patronyme est sans doute « Debien » ou « Desbiens ».

nourri et logé. Il en coûterait cependant au jeune homme 20 \$ pour se rendre à destination. Celui-ci décide de partir en compagnie de son cousin Agapit Naud³² et d'une connaissance du nom de Mirand³³. Après avoir payé ses comptes, il lui reste 25 \$. Il va « dire adieu » à sa parenté et est « blâmé de tous » pour s'en aller au loin³⁴. Dans le ms. 2, Charles ne précise pas l'occupation de Dobien. Il dit avoir rencontré ce dernier et Mirand, qui sont en partance pour la province voisine. « Il me prend envie d'aller avec eux³⁵ ». Après avoir payé sa pension, il va chercher sa paie chez son employeur³⁶. Ce dernier offre aussi à Charles 1,50 \$ par jour pour qu'il reste « et si je n'avais pas promis aux autres, je crois que je serais resté, mais je dis que je pouvais faire mieux ». Il ne mentionne ni son cousin, ni être allé dire au revoir aux membres de sa parenté. Par ailleurs, il précise que sa destination est « Pembroke, Haut-Canada³⁷ ».

A. Premier séjour à Pembroke, juin-novembre 1871

Dans le ms. 1, Charles intitule le troisième épisode de ses mémoires « Mon premier voyage au Haut-Canada ». Dans le ms. 2, il ne lui donne pas de titre, comme cela arrive souvent dans ce manuscrit. Parce que les membres de sa parenté lui ont reproché de quitter la ville pour le « Haut-Canada », Charles ne

32. Fils de Louis Naud et Julie Guertin, Agapit Naud voit le jour à Deschambault le 24 mai 1849, c'est-à-dire six semaines avant son cousin Charles. Tout comme lui, il est issu d'une famille nombreuse et fils de cultivateur. Après avoir travaillé un certain temps en dehors de Deschambault, Agapit revient s'y établir comme menuisier : Michel Neault, *Dictionnaire généalogique des descendants de François Nau, Turquant 1646 – Deschambault 1709*, *op. cit.*, p. 405-406.

33. Il s'agit sans doute d'un Mayrand de Deschambault. Ce patronyme est très répandu dans la localité.

34. Yves Frenette et France Martineau, *op. cit.*, p. 131. Parmi la parenté de Charles à Montréal, nous n'avons pu identifier que sa tante Célanire.

35. Yves Frenette et France Martineau, *op. cit.*, p. 147.

36. Il s'agit de l'entrepreneur écossais Archibald McIntyre, dont la boutique est située sur la rue Sainte-Catherine, au coin de Drummond : Annuaire Lovell de Montréal, 1870-1871, p. 393, en ligne sur le site bibnum2.banq.qc.ca/bna/lovell (consulté le 30 novembre 2011) ; recensement du Canada, 1871 (manuscrit).

37. Yves Frenette et France Martineau, *op. cit.*, p. 147. Dans la version d'origine, il écrit « Pembroke haut Canada » (p. 146).

semble pas convaincu d'avoir pris la bonne décision. Mais sa détermination finit par payer, littéralement, et le justifie de s'être « lancé » à l'étranger pour gagner sa croûte.

C'est le 10 juin 1871 que Charles part pour Pembroke, accompagné de Dobien, Naud et Mirand. Pour la première fois, il fait « un voyage en char », c'est-à-dire en train, le nouveau moyen de transport qui révolutionne alors le monde. Il s'étonne de sa vitesse et il écrit qu'il ne se doutait pas alors qu'il en deviendrait un habitué. Le petit groupe arrive à Brockville à 15 h. Comme le train ne repart qu'à 18 h, cela laisse aux quatre jeunes gens assez de temps pour souper dans un hôtel et pour visiter la ville. Inspiré peut-être par une brochure touristique, Charles écrit dans le ms. 1 : « Brockville est situé à 125 milles en haut de Montréal, c'est une population d'à peu près de 1 000 habitants, bâti dans le penchant d'une colline. Cette ville fait assez bonne mine parmi nos villes canadiennes. Il y a quelques manufactures mais très peu de commerces³⁸ ».

En soirée, Charles et ses compagnons prennent un train de la Compagnie Brockville and Ottawa Railway qui les amène à Sand Point³⁹. Située sur la rive ontarienne de la rivière des Outaouais, c'est une jonction ferroviaire qui ne consiste qu'en une gare et quelques hôtels. Les passagers à destination d'Ottawa peuvent y prendre un train de la compagnie Canada Central Railway. Ce n'est pas le cas pour les quatre voyageurs qui, après une nuit à l'hôtel, s'embarquent le lendemain après-midi sur un bateau à vapeur dont la destination est Portage-du-Fort, sur la rive québécoise de la rivière. Ils semblent s'amuser dans cette localité, car Charles écrit : « Ayant rencontré quelques Canadiens là-haut, il faut dépenser et le matin, comptant mon argent, je trouve qu'il me reste seulement qu'une piastre en poche⁴⁰ ». De plus, il s'est

38. Yves Frenette et France Martineau, *op. cit.*, p. 159. Dans le ms. 2, Charles estime la population de la ville à 2 000 (p. 165). En réalité, elle est de plus de 5 000 personnes : Recensement du Canada, 1871 (agrégé).

39. Dans le ms. 1, Charles écrit qu'ils arrivent à minuit. Dans le ms. 2, c'est plutôt à 21 h : Yves Frenette et France Martineau, *op. cit.*, p. 159 et 165.

40. Yves Frenette et France Martineau, *op. cit.*, p. 167.

fait voler sa canne « et je me trouve encore qu'avec des mauvaises jambes »⁴¹. Forcé de s'appuyer sur un manche à balai, il « trouve le temps dur⁴² ».

Pour pouvoir continuer, le jeune homme essaie, sans succès, de vendre sa montre, et c'est finalement Mirand qui lui prête 5 \$. Commence alors la partie la plus ardue du voyage : une cinquantaine de kilomètres dans deux diligences, desquelles il faut débarquer pour pousser dans les côtes, et sur un autre bateau à vapeur. Après cette journée pénible, le groupe va à la « meilleure hôtel » de Pembroke. Le lendemain, se rendant compte que Dobien lui a menti et qu'il n'y a pas de travail à Pembroke⁴³, Charles prend pension à 3 \$ par semaine chez un certain Beaudoin⁴⁴.

L'industrie forestière est alors au cœur de l'économie de la vallée du Haut-Outaouais. Elle génère beaucoup d'activité sur les deux rives de la rivière et de ses affluents. Avec une population de 1 500 personnes, dont environ 300 sont canadiennes-françaises (22 %), ses moulins à scie et ses commerces, Pembroke, fondée en 1828 par des commerçants et artisans britanniques à l'endroit où les rivières Rat-Musqué et Indienne se jettent dans la rivière des Outaouais, constitue un centre important. Possédant un port naturel, le village, à partir de 1865, sert de base aux vapeurs qui sillonnent la rivière entre Cobden, au sud-est, et Rapide-des-Joachims, au nord-ouest⁴⁵.

Charles et ses amis n'éprouvent donc pas de difficulté à trouver du travail. Pour sa part, Charles s'engage chez un monsieur Gray⁴⁶ au même salaire qu'il touchait à Montréal. Son patron l'envoie

41. *Ibid.*

42. *Ibid.*

43. Yves Frenette et France Martineau, *op. cit.*, p. 161.

44. Il a été impossible d'identifier cet individu. Dans le ms. 1, Charles indique que ses trois compagnons pensionnent avec lui. Dans le ms. 2, il n'y aurait que son cousin qui le fait.

45. Recensement du Canada, 1871 (agrégé) ; Michelle Legault, « Les Canadiens français de Pembroke, 1828 à 1941 », mémoire de maîtrise (histoire), Université Laurentienne, 1995, 217 p. ; « History of Pembroke », en ligne sur le site www.pembrokeontario.com/city-hall/history-of-pembroke (consulté le 10 novembre 2011).

46. C'est sans doute Robert Gray, 56 ans, qui est recensé comme *bookkeeper* en 1871 : recensement du Canada, 1871 (manuscrit).

à l'extérieur de Pembroke pour travailler avec un dénommé Pichette⁴⁷, un chantier qui dure quatre semaines. Revenu dans le village forestier, Charles paye ses dettes et, son cousin étant reparti pour Montréal, il décide de rejoindre Dobien et Mirand qui ont trouvé de bons emplois chez un certain McDonald⁴⁸ à Rapide-des-Joachims, sur la rive québécoise de la rivière des Outaouais, à 80 kilomètres au nord-ouest de Pembroke. Le travail consiste à bâtir une écurie et une galerie à deux étages autour d'un hôtel. Charles met à profit son apprentissage chez « l'architecte Perrault », de qui il a appris à dessiner des plans. Les travaux sont complétés en cinq semaines « et me voilà avec 150 piastres en avant de moi, chose que j'avais jamais vue⁴⁹ ».

B. Chicago : un interlude, novembre 1871-juillet 1872

C'est alors qu'arrive dans la vallée du Haut-Outaouais la nouvelle du Grand Feu de Chicago⁵⁰. Il va falloir rebâtir la ville. Les trois compagnons décident donc de reprendre la route, mais rendus à Brockville, Dobien et Mirand changent d'idée. Toutefois, Charles n'effectuera pas le reste du trajet en solitaire : « il me semble que tout le monde se dirige vers Chicago. Je prends le premier train pour Chicago et là je me trouve avec une vingtaine d'ouvriers de Québec et Montréal qui vont aussi à Chicago, ayant marché toute la journée et la nuit⁵¹ ». Le train s'arrête pendant une heure à Toronto. Le jeune charpentier peut se faire une idée de l'agglomération : « Toronto est une ville très bien située presque à la tête du lac Ontario. Le front de la ville part du lac et les rues sont assez larges et très droites. Les premières rues sont sur un

47. Il a été impossible d'identifier cet individu.

48. Il a été impossible d'identifier cet individu.

49. Yves Frenette et France Martineau, *op. cit.*, p. 163.

50. Le Grand Feu de Chicago débute dans une grange le 8 octobre 1871. En raison de vents violents, il sévit pendant 36 heures, détruisant 18 000 bâtisses. Le tiers des 300 000 habitants de la ville perdent ainsi leur demeure et 300 y trouvent la mort. Voir Karen Sawislak, « Fire of 1871 », *Encyclopedia of Chicago*, en ligne sur le site www.encyclopedia.chicagohistory.org/pages/1740.html (consulté le 11 novembre 2011) ; Paul M. Angle et Mary Frances Rhymmer (dir.), *The Great Chicago Fire, October 8-10, 1871*, Chicago, The Chicago Historical Society, 1971, 122 p.

51. Yves Frenette et France Martineau, *op. cit.*, p. 183.

terrain très plat mais lorsque nous avons passé 5 ou 6 rues de travers, les rues commencent à monter graduellement, cela donne une très belle vue de la ville de Toronto⁵² ». La prochaine escale, à Détroit, dure six heures et Charles a le temps d'aller voir Windsor, de l'autre côté de la rivière Détroit : « Windsor est une place qui m'a plu et la population peut-être de 10 000 habitants⁵³ ».

Le lendemain, Charles découvre Chicago, métropole du Centre-Ouest américain et qui, avec ses 300 000 habitants, est un centre urbain presque trois fois plus grand que Montréal. Quoique les Canadiens français y affluent, ils ne représentent qu'un faible pourcentage de la population de la ville, peuplée de plus en plus par des immigrants irlandais et allemands⁵⁴. Charles travaille à plusieurs endroits, y compris dans la banlieue, à Evanston⁵⁵, mais il s'adapte mal au milieu industriel, ce qui lui donne la bougeotte. Il décide d'aller assister au Mardi Gras de La Nouvelle-Orléans, mais, à mi-chemin, il est pris de remords et fait le trajet en sens inverse. À la fin d'octobre 1872, désireux de revoir ses parents et ses amis, il repart pour le « Canada », puis, après quelques temps, pour le « Haut-Canada »⁵⁶.

52. *Ibid.*, p. 175. Pour un aperçu de l'histoire de Toronto, voir J.M.S. Careless, *Toronto to 1918 : An Illustrated History*, Toronto, Lorimer, 1984, 223 p.

53. Yves Frenette et France Martineau, *op. cit.*, p. 175. Sur Détroit et Windsor, voir Marcel Bénétou (dir.), *Le Passage du Détroit. 300 ans de présence francophone / Passages. Three Centuries of Francophone Presence at Le Détroit*, Windsor, Humanities Research Group, 2003, 348 p. ; Arthur M. Woodford, *This is Detroit, 1701-2001. An Illustrated History*, Détroit, Wayne State University Press, 2001, 268 p. Contrairement à ce qu'écrit Charles, Windsor comme tel compte alors environ 4 200 personnes, mais il se peut que son évaluation tienne compte des banlieues : recensement du Canada, 1871 (agrégé).

54. La bibliographie sur Chicago au XIX^e siècle est abondante. Contentons-nous de mentionner Harold M. Mayer et Richard C. Wade, *Chicago. Growth of a Metropolis*, Chicago, University of Chicago Press, 1969, 522 p. ; William Cronon, *Nature's Metropolis. Chicago and the Great West*, New York, W.W. Norton, 1991, 530 p. ; Melvin G. Holli et Peter d'Alroy Jones (dir.), *Ethnic Chicago. A Multicultural Portrait*, 4^e éd., Grand Rapids, William B. Eerdmans, 1995, 656 p. Pour la présence canadienne-française dans la ville, consulter D. Aidan McQuillan, « French-Canadian Communities in the American Upper Midwest during the Nineteenth Century », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 23, n^o 58, 1979, p. 67-69. McQuillan s'appuie sur Elzéar Paquin, *La Colonie canadienne-française de Chicago*, Chicago, Stromberg, Allen & Cie, 1893, p. 7-41.

55. Evanston est située à dix-neuf kilomètres au nord de Chicago.

56. Yves Frenette et France Martineau, *op. cit.*, p. 173-194.

C. Pembroke de nouveau, fin-automne 1872-automne 1873

Même si, dans les deux manuscrits, l'intitulé de l'épisode 5 des mémoires de Charles évoque son deuxième voyage à Pembroke, on y voit surtout le jeune homme faire la navette entre le Québec et l'Ontario, soit entre Deschambault, Montréal, Ottawa, Pembroke et Kingston. Comme dans d'autres parties de ses mémoires, la structure du récit porte à croire que Charles négocie ses frustrations en revenant chez lui et qu'il affirme une fois de plus son indépendance en se déplaçant.

C'est à la fin de l'automne 1872 qu'il quitte une fois de plus Deschambault pour se rendre à Ottawa, mais « comme il y a rien à faire⁵⁷ », il remonte à Pembroke et se réengage chez Gray, où il doit composer avec « un autre Canadien... qui est jaloux de voir que j'ai plus cher et de la meilleure ouvrage que lui. Il commence à parler contre moi⁵⁸ ». Cet ouvrier parlant bien anglais, Charles se sent désavantagé, mais le *boss* le rassure en disant que lui-même n'écoute pas l'autre ouvrier et qu'il devrait faire pareil⁵⁹. Charles reste donc jusqu'à l'été, alors qu'il rentre dans sa paroisse natale pour assister au 50^e anniversaire de mariage de ses grands-parents paternels « et je retourne tout de suite mais après avoir fait autant de voyages je me trouve sans le sou à l'automne⁶⁰ ». Cette fois, il devient contremaître pour la finition d'un bateau à vapeur de la Northern Navigation Company⁶¹. Il gagne 2 \$ par jour, en plus d'être nourri et logé. Une fois ce travail terminé, bien que son employeur veuille le garder, Charles décide d'ouvrir une boutique à son compte. Le succès est immédiat : « J'ai le nom d'être le meilleur charpentier de la place et je commence à entreprendre. Me voilà au bout de quelque temps avec beaucoup d'ouvrage en

57. *Ibid.*, p. 197.

58. *Ibid.*

59. *Ibid.*

60. *Ibid.*, p. 199.

61. Il existe bien une compagnie dont les navires sillonnent les Grands Lacs qui porte ce nom, mais elle est plus tardive, étant formée en 1899 : *The Scanner*, vol. 6, n^o 7, avril 1974, en ligne sur le site www.maritimehistoryofthegreatlakes.ca/documents/scanner/06/07/default.asp?ID=c007 (consulté le 17 novembre 2011).

main et j'ai des hommes qui travaillent pour moi⁶² ».

Mais, en cet automne 1873, la dépression économique qui affecte le monde occidental atteint la vallée du Haut-Outaouais, où elle crée là aussi le marasme⁶³. Après qu'il eut payé ses dettes, il reste 350 \$ au jeune charpentier, qui a réussi à vendre ses créances pour 200 \$. Encore une fois, il se replie pendant quelques mois sur Deschambault et sur Montréal.

En janvier 1874, il se retrouve sans argent et il rencontre un contremaître canadien-français de Kingston à la recherche d'ouvriers pour la construction d'un bateau à vapeur, un *mailboat*. Parti avec un autre homme de son âge, Charles reste dans la ville ontarienne jusqu'en juin ou juillet, avant de redescendre à Montréal.

D. Kingston, janvier-juin ou juillet 1874

Dans le ms. 1, l'épisode 6 est intitulé « Mon voyage à Kingston, janvier 1874 », mais il ne porte qu'en partie sur le séjour de Charles dans cette localité. Dans le ms. 2, l'épisode n'a pas de titre et il débute après son départ pour Montréal. Le passage de Charles à Kingston n'est même pas évoqué.

Charles relate d'abord que, dès son arrivée, il commence à construire le *mailboat*. Au début, les choses vont bien. Le contremaître, qui ne parle pas anglais, se sert de Charles comme interprète et, voyant que ce dernier connaît bien son métier, il le nomme *foreman* pour la construction d'un autre bateau à vapeur. Le soir, Charles enseigne les rudiments de la lecture et de l'écriture à son compagnon, qui est analphabète : « je ne sais pas grand chose mais je lui montrais ce que je savais⁶⁴ ». Pendant une absence du contremaître, il est en charge des ouvriers. À son retour, le

62. Yves Frenette et France Martineau, *op. cit.*, p. 199.

63. Sur la Grande Dépression de 1873, voir Jean Hamelin et Yves Roby, « L'Évolution économique et sociale du Québec, 1867-1896 », *Recherches socio-graphiques*, vol. 10, n^{os} 2-3, mai-décembre 1969, p. 157-171. Bruno Marcel et Jacques Taïeb, *Les Grandes Crises, 1873-1929-1973*, 7^e éd., Paris, Armand Colin, 2005, 312 p. ; Michael Roberts, *The Long Depression. How it Happened, Why it Happened, and What Happens Next*, Chicago, Haymarket Books, 2016, 360 p.

64. Yves Frenette et France Martineau, *op. cit.*, p. 207.

boss reproche à Charles d'avoir médité en racontant à qui voulait l'entendre qu'il était un incapable « et une infinité de choses dont je me rappelle pas. Je lui demande qui avait dit cela, il veut pas me le dire, je m'impatiente que je vas pour le frapper et il se sauve. Je fous les outils là et je lui dis que je vas me faire payer. Là il me dit que je pouvais pas avoir de l'argent avant samedi, je lui dis que je partirais samedi et que je voulais plus rien tracer⁶⁵ ». En parlant avec les autres travailleurs, il apprend que c'est son élève qui a voulu prendre sa place. « Par ces paroles-là, écrit Charles, cet animal-là m'a fait perdre aux environs 50 piastres de gages. Celui-là, c'était un rongeur de balustres⁶⁶ ». Le lendemain, le contremaître, qui s'est rendu compte de son erreur, demande à Charles de rester ; après s'être fait prier, ce dernier accepte.

C'est là tout ce qu'on sait du séjour du charpentier à Kingston, « une assez belle ville mais très morte. Elle se trouve au pied du lac Ontario. La population est à peu près douze à quinze mille⁶⁷ ». De ce nombre, on sait qu'environ 1 000 personnes sont d'origine ethnique française⁶⁸. Beaucoup d'entre elles sont sans doute, comme lui, de passage. D'autres sont peut-être des descendants de membres de la petite communauté canadienne-française (environ 200 personnes en 1851) en existence dans la première moitié du XIX^e siècle, une communauté ouvrière concentrée dans un hameau appelé Picardville, *French Town* ou *French Village*. À cette époque, la garnison militaire britannique suscitait autour d'elle une kyrielle d'activités économiques, y compris la construction navale, dont les travailleurs étaient en majorité canadiens-français⁶⁹. Ce secteur continuera de prospérer après le départ de la garnison en 1870. Charles est-il à l'emploi

65. *Ibid.*, p. 209.

66. *Ibid.*, p. 211.

67. Charles évalue bien la population de Kingston, la ville comptant 12 600 personnes en 1871 : recensement du Canada, 1871 (agrégé).

68. Recensement du Canada, 1871 (agrégé).

69. Neil A. Patterson, « The Mystery of Picardville and the French Church », *Families*, vol. 19, n° 4, 1980, p. 211-223. Selon cet auteur, les familles canadiennes-françaises qui persistèrent à Kingston, s'assimilèrent en une ou deux générations.

d'un des trois grands chantiers navals qui embauchent alors une centaine d'hommes⁷⁰ ? Nous ne le savons pas.

Le jeune homme ne séjournera plus au « Haut-Canada ». Cependant, il y passera au moins à une autre reprise, les 21 et 22 mars 1877, en route pour la Californie. Parti de Montréal à 22 h, il arrive à Toronto à 10 h 30 le lendemain matin, fait un tour en ville, y dîne et reprend le train à 14 h, atteignant Port Huron, au Michigan, le soir⁷¹.

E. L'après « Haut-Canada », 1874-1922

Puis c'est la traversée du continent pour atteindre la fabuleuse Californie. Qu'est-ce qui y amène Charles ? L'espoir d'y gagner sa vie comme charpentier ? D'y trouver un filon d'or ? D'y vivre l'aventure ? Le fils de cultivateur a peut-être été bercé dans son enfance par les récits sur cette région quasi mythique qui a attiré beaucoup de ses compatriotes désireux d'y faire fortune, notamment lors de la ruée vers l'or de 1849, année de sa propre naissance. Il a aussi entendu parler par les anciens voyageurs de Deschambault des grandes plaines du « West » qu'il faut parcourir pour se rendre en Californie⁷².

En compagnie d'une connaissance, Charles débarque à San Francisco le 31 mars 1877. Après avoir visité la ville, il se met à la recherche de travail. Celui-ci est très rare, surtout pour un catholique qui n'est pas membre de l'Ordre indépendant des Odd Fellows, une association qui contrôle l'embauche dans le secteur de la construction⁷³. Il n'a pas plus de chance dans les environs

70. Gerald Tulchinsky, « Introduction », dans Gerald Tulchinsky (dir.), *To Preserve & Defend. Essays on Kingston in the Nineteenth-Century*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1976, p. 2-5. Sur le développement économique et social de Kingston, consulter aussi Brian S. Osborne et Donald Swainson, *Kingston. Building on the Past for the Future*, Kingston, Quarry Heritage Books, 2011 (1995), 422 p.

71. Yves Frenette et France Martineau, *op. cit.*, p. 227.

72. Dans la Base de données des engagements des voyageurs réalisée par la Société historique de Saint-Boniface, on trouve 63 individus originaires de Deschambault : archivesshsb.mb.ca/fr/list?q=voyageurs+deschambault&p=1&ps=20 (consultée le 6 avril 2019).

73. Modelé sur une société de secours mutuel anglaise du même nom, l'Ordre indépendant des Odd Fellows voit le jour à Baltimore, au Maryland, en 1819 et

de San Francisco. Au bout de trois mois, il ne lui reste plus que 50 \$ sur les 150 \$ qu'il avait à son arrivée. Découragé, il veut partir pour Hawaï, mais il craint de manquer d'argent. Le 9 juin, il prend plutôt un bateau à destination de Victoria, capitale de la Colombie-Britannique⁷⁴.

Après quatre semaines de chômage, Charles travaille à la construction de deux maisons, puis, pendant six mois, il se met au service du diocèse de l'Île de Vancouver pour accompagner deux missionnaires, les abbés Auguste Brabant⁷⁵ et Peter Joseph Nicolaye⁷⁶, prêtres formés au Séminaire américain de

essaime à San Francisco 30 ans plus tard. L'organisation jouit rapidement d'une grande influence dans la ville et dans toute la Californie : Don Smith et Wayne Roberts, *The Three Link Fraternity. Odd Fellowship in California*, Linden, Linden Publications, 1993, p. 7-10, en ligne sur le site caioof.org/wp-content/uploads/2011/10/The-Three-Links-Fraternity.pdf (consulté le 4 mars 2017). Sur l'anticatholicisme en Californie, voir Joshua Paddison, « Anti-Catholicism and Race in Post-Civil War San Francisco », *Pacific Historical Review*, vol. 78, n°4, novembre 2009, p. 505-544.

74. Yves Frenette et France Martineau, *op. cit.*, p. 274-277.

75. Né le 23 octobre 1845 à Rollegem, un arrondissement de la ville de Courtrai, Auguste Joseph Brabant fait ses études à cet endroit et au Collège américain de l'Immaculée-Conception, à Louvain. Il est ordonné à Malines le 19 décembre 1868. Arrivé à Victoria l'année suivante, il est vicaire à la cathédrale et professeur au Collège Saint-Louis jusqu'en 1874. Un an plus tard, il établit la première mission catholique auprès des Amérindiens de l'île de Vancouver. Nommée mission du Sacré-Cœur, elle est située à Hesquiat, un village côtier près de l'embouchure de Nootka Sound, à environ 275 kilomètres au nord-ouest de Victoria. Brabant y demeure jusqu'en 1908, alors qu'il devient administrateur apostolique du diocèse de Victoria. Entretemps, il a convaincu les autorités diocésaines de mettre sur pied la première école résidentielle de l'île. Il meurt en 1912. Sur ce missionnaire, voir A.-G. Morice, *Histoire de l'Église catholique dans l'Ouest canadien du Lac Supérieur au Pacifique (1659-1905)*, vol. III, Winnipeg, chez l'auteur, et Montréal, Granger Frères, 1912, en ligne sur le site ia600400.us.archive.org/34/items/histoiredelgli03moriuoft/histoiredelgli03moriuoft.pdf (consulté le 25 novembre 2011) ; Barry M. Gough, « Father Brabant and the Hesquiat of Vancouver Island », *CCHA Study Sessions*, vol. 50, 1983, p. 553-568 ; Kevin A. Codd, « A Favored Portion of the Vineyard. A Study of the American College Missionaries on the North Pacific Coast, 1857-1907 », thèse de doctorat (théologie), Katholieke Universiteit Leuven (Louvain), 2007, 443 p. ; Jim McDowell, *Father August Brabant : Saviour or Scourge?*, Vancouver, Ronsdale Press, 2012, 516 p.

76. Il s'agit de l'abbé Peter Joseph Nicolaye, né le 29 mars 1850 à Holset, un village de la commune de Vaals, dans le Limbourg néerlandais. Arrivé à Victoria en août 1876, il est immédiatement affecté aux missions amérindiennes, ministère auquel il s'initie auprès de l'abbé Brabant. Il est ainsi le deuxième prêtre à œuvrer auprès des Amérindiens de la côte ouest de l'île de Vancouver. Il séjourne d'abord à Hesquiat (1876-1878), la mission fondée par Brabant, puis à Numukamis Barkley Sound (1878-1880) et à Kyuquot (1880-1890). Sur Nicolaye, voir Codd, *op. cit.* ; Nicolas

l'Immaculée-Conception de Louvain, tout comme l'évêque Charles Jean Seghers⁷⁷. Il s'agira pour le charpentier de bâtir des presbytères-chapelles sur la côte-ouest de l'île. Revenu à Victoria, il est de nouveau sans travail et tente en vain sa chance à New Westminster, dans la partie continentale de la « Colombie anglaise », comme l'appelle Charles. Il passe quatre ans dans la province. C'est la première fois qu'il s'arrête aussi longtemps dans un lieu. C'est aussi la première fois que ses affaires vont si bien, surtout parce qu'il reçoit des contrats de l'évêché. Dessinant lui-même les plans des bâtiments qu'il érige, il « commence à avoir un nom de première classe » ; il suit des cours d'architecture et d'anglais ; il a des ouvriers à son emploi⁷⁸.

Pourtant, le 20 décembre 1881, Charles reprend le chemin du « Canada ». Arrivé à Deschambault à la mi-janvier 1882, il y demeure deux ans, travaillant dans la ferme et aux environs comme menuisier-charpentier. La situation est très différente de celle qu'il a quittée plusieurs années plus tôt. Au diapason de celle du Québec, l'économie locale bat maintenant de l'aile, en dépit de l'avènement du chemin de fer en 1879. Au début de la décennie suivante, une reprise se fait jour aux États-Unis, comme en témoignent une recrudescence des départs et une diminution des retours⁷⁹. À la ferme, c'est toujours le patriarche

Tomalin, « “No Connection or Cooperation”? Missionaries and Anthropologists on the Pacific Northwest Coast », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, vol. 15, n°4, décembre 2009, p. 833-852.

77. M^{sr} Charles John [ou Jean] Seghers (1839-1886), un Flamand originaire de Gand, est le premier prêtre belge recruté par M^{sr} Modeste Demers, évêque fondateur du diocèse de l'île de Vancouver. Il arrive à Victoria en 1863 à l'âge de 23 ans. Promu à l'épiscopat, il succède à Demers de 1873 à 1878, puis est de nouveau évêque de l'île de Vancouver de 1884 à 1886, après un intermède comme archevêque coadjuteur, puis comme archevêque en titre du diocèse d'Oregon. À l'âge de 46 ans, il est assassiné au cours d'une visite pastorale en Alaska. Voir Gerard G. Steckler, « Seghers, Charles John (Charles-Jean, Karl Jan) », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. XI : (1881-1890), en ligne sur le site www.biographi.ca/fr/bio.php?id_nbr=5825 (consulté le 18 novembre 2011).

78. Yves Frenette et France Martineau, *op. cit.*, p. 459-463, p. 473-486 (citation p. 477).

79. Yves Roby et Francine Roy, *op. cit.*, p. 101. Malheureusement, le recensement agricole canadien de 1881 n'existe plus. Il aurait permis de voir comment la situation avait évolué sur la ferme Morin dans les dix années précédentes.

Joseph qui est en charge de la maisonnée de seize personnes et il se peut que Charles n'apprécie pas son autorité. En tout cas, il ne mentionne jamais le personnage dans ses mémoires, ce qui est un peu surprenant. Il reste qu'on ne connaît pas les motifs pour lesquels Charles quitte Deschambault à destination de Saint-Paul et de Minneapolis le 17 février 1884. Dans son esprit, part-il définitivement ou, comme il l'a fait si souvent auparavant, va-t-il tenter sa chance au Minnesota ? A-t-il pris connaissance de la propagande de l'élite canadienne-française de l'État qui incite ses compatriotes à y émigrer pour goûter à l'aventure, à la prospérité, à la liberté et à l'indépendance de l'autorité patriarcale, thèmes qui trouvent peut-être écho chez lui ? A-t-il déjà l'intention de rejoindre ses trois frères qui vivent à Argyle ? Peut-être ne le sait-il pas lui-même. Quoi qu'il en soit, c'est ce qu'il fait après quelques jours à Saint-Paul⁸⁰.

Argyle est la dernière et la plus longue étape de l'itinéraire de Charles. Il a 35 ans quand il y arrive en 1884 et il y décède en 1922, à l'âge de 72 ans. Quoiqu'il retourne plusieurs fois à Deschambault, c'est désormais la localité de la vallée de la rivière Rouge qui devient le pôle central de sa vie. Tout est à bâtir dans cette région récemment ouverte à la colonisation et les occasions d'affaires abondent pour un charpentier-entrepreneur talentueux comme Charles. Il construit des maisons, des bâtiments de ferme, des édifices publics et religieux, dont il fait aussi les plans. Dans ses mémoires, il mentionne qu'on le désigne de plus en plus du nom d'« architecte », ce dont il est très fier. Il devient un citoyen en vue qui s'implique dans les affaires de la jeune paroisse Sainte-Rose-de-Lima, mise sur pied en 1879⁸¹. Des facteurs du ressort de la vie privée contribuent fortement à l'enraciner au Minnesota. Le 1^{er} juillet 1885 arrivent du Massachusetts les Schiller, des

80. Clara Morin Des Chene, *op. cit.*, p. 75 ; Comité de Canadiens français, *Description de la colonie canadienne du comté de Polk, par un comité de Canadiens-français*, Crookston, 1883, 31 p. ; Virgil Benoit, « Gentilly. A French-Canadian Community in the Minnesota Red River Valley », *Minnesota History*, vol. 44, n° 8, hiver 1975, p. 279-289.

81. *First 100 years. St. Rose of Lima, Argyle, Minnesota, 1879-1979 Parish*, Argyle, 1979, 143 p. ; *Argyle 1883-1983*, s.l.n.d., 178 p.

Canadiens français d'origine allemande. Charles courtise l'aînée des filles, Victoria, et il l'épouse le 15 février 1887. Le couple aura cinq enfants entre 1888 et 1894⁸².

CONCLUSION

L'expérience de Charles Morin au « Haut-Canada » et ailleurs en Amérique du Nord ouvre une fenêtre sur la réalité et l'imaginaire des milliers de jeunes Canadiens français qui, comme lui, se déplacent, pendant de longues ou de brèves périodes, pour gagner leur vie. Entre mai 1862 et février 1884, Charles occupe ainsi 78 emplois, ne les conservant en moyenne qu'un mois. Cependant, il trouvait une certaine sécurité en voyageant avec des cousins, des connaissances ou d'autres compatriotes, dont il recherche la compagnie, même si les relations avec certains d'entre eux peuvent s'avérer difficiles. D'ailleurs, comme on l'a vu, c'est souvent par l'entremise de cette toile canadienne-française qu'il est mis au courant d'occasions de travail et d'endroits où se loger.

Cependant, Charles semble s'être distingué par son esprit d'aventure et son ambition. N'aimant pas le travail agricole et étant allergique au milieu industriel, il n'est pas question pour lui, tout comme pour ses frères et sœurs d'ailleurs, de prendre le chemin des manufactures de la Nouvelle-Angleterre, destination de prédilection des migrants canadiens-français entre 1870 et 1900. Charles et trois de ses frères (Hubert, George, Élisée), se tournent plutôt vers le travail du bois. Deux des trois sœurs qui se marient (Sara, Rosanna) épousent pour leur part des menuisiers qui deviennent des entrepreneurs⁸³. Nous sommes ainsi en

82. Clara Morin Des Chene, *op. cit.*, p. 77.

83. Registres des BMS de Deschambault, 1851, 1859, 1868, 1871, 1873, 1888, 1935 ; registres des BMS de Trois-Pistoles, 1896, 1926 ; registres des BMS de Saint-Viateur d'Outremont, 1915 ; registres des BMS de La Nativité d'Hochelaga, 1923 ; registres des BMS de Saint-André-de-Kamouraska, 16 décembre 1929 ; recensements du Canada, 1881, 1891, 1901, 1911 (manuscrits) ; recensements de l'État du Minnesota, 1895, 1905 (manuscrits) ; recensements des États-Unis, 1900, 1910 (manuscrits) ; annuaires Lovell de Montréal, 1888-1889 à 1948-1949 ; registre des sépultures de Notre-Dame de Montréal, 1916, 1923 ; *Minnesota Death Certificate Index*, en ligne sur le site de la Minnesota Historical Society, people.mnhs.org/dci (consulté le 9 novembre 2011).

Tableau 2

Chronologie des décès des enfants de Joseph Olivier Morin et Hortense Naud

Date	Prénom	Âge	Rang dans la famille	Lieu du décès
1865-12-17	Anonyme	0 an	12	Deschambault (Qc)
1899-09-24	Lucie	42 ans environ	7	Deschambault
1903-03-07	Emma	55 ans environ	1	Deschambault
1913-06-12	Joseph	45 ans	13	?
1918-01-19	Joséphine	45 ans	15	Deschambault
1922-07-05	Charles	72 ans	2	Argyle (Min.)
1923-11-23	Louis Damase	72 ans	3	Hochelaga (Qc)
1924-06-01	Hubert	71 ans	4	Trois-Pistoles (Qc)
1926-06-30	Sara	64 ans	9	Montréal (Qc) (inhumation à Trois-Pistoles)
1930-08-09	George	74 ans	6	Argyle
1933-06-05	Hercule	79 ans	5	Deschambault
1935-10-24	Marie Claire (Hélène)	73 ans	10	Deschambault
1947-02-12	Élisée	87 ans	8	Argyle
1949-01-14	Rosanna	80 ans	14	Outremont (Qc)
Indéterminée	Marie Anne Émilie	[après 47 ans]	11	?

Sources : Registres des BMS de Deschambault, de Trois-Pistoles et de La Nativité d'Hochelaga ; *Minnesota Death Certificate Index*, sur le site de la Minnesota Historical Society, people.mnhs.org/dci ; *La Presse* (Montréal), 15 janvier 1949, p. 51.

présence de gens ambitieux ancrés dans des réseaux tissés par les solidarités familiales.

Dans les pages de ses mémoires consacrées à Pembroke et à Kingston, Charles ne se révèle pas beaucoup. Il le fait davantage dans d'autres parties des deux manuscrits. Sans craindre de se tromper, on peut affirmer qu'il se représente et se présente comme un « Canadien », c'est-à-dire comme un Canadien français, et comme un catholique. Deschambault, on l'a vu, constitue longtemps son point d'ancrage ; son « Canada » se limite à la vallée du Saint-Laurent et aux paroisses de colonisation de l'arrière-pays, en opposition au « Haut-Canada », au « *West* », à la Californie, à la « Colombie anglaise ». À tous ces endroits, il se sent étranger et il note presque avec avidité ses rencontres avec d'autres « Canadiens ». Ces derniers sont nombreux dans les chantiers et les moulins de la vallée du Haut-Outaouais, ainsi que sur la rive-nord du lac Ontario, mais ils n'y forment pas de communautés proprement dites. C'est pour cela que le jeune charpentier ne serait sans doute pas resté à Pembroke, même si la dépression de 1873 ne l'avait pas tant affecté. C'est pour la même raison que, huit ans plus tard, il repart de Victoria. Pourtant, le charpentier ne se sent pas à l'aise non plus dans le vieux terroir de Deschambault. C'est dans la vallée américaine de la rivière Rouge qu'il trouve sa terre promise : d'une part, c'est une région neuve où tout semble possible ; d'autre part, une communauté canadienne-française y est en voie de formation, avec une paroisse, une école et surtout des réseaux de parenté transplantés du Québec, notamment de Deschambault et des localités avoisinantes⁸⁴. Au moins pendant un temps, Charles est en droit de penser qu'Argyle fait partie de son « Canada ».

84. André Larose, « De Deschambault au Wisconsin puis au Minnesota. Reconstitution d'une chaîne migratoire », *L'Ancêtre*, vol. 40, n° 304, automne 2013, p. 27-34.